

## Extrait 1

### *Ce qu'on peut lire dans l'air*

Né de parents ayant fui en 1980 la sanglante révolution éthiopienne des années 77-78, Dinaw Mengestu a grandi dans le Midwest américain. Son roman, constitue le second opus qu'il consacre à la diaspora africaine installée aux États-Unis. Le premier s'intitule *Les Belles choses que porte le ciel*. Trente-cinq ans après les événements, Jonas tente de reconstituer le parcours migratoire de son père, Yosef Woldemariam, parti clandestinement d'Éthiopie en 1975 dans l'espoir d'atteindre l'Europe, puis l'Amérique. L'homme parvient dans un port du Soudan où il survit misérablement en attendant de pouvoir embarquer. Un certain Abraham organise son émigration clandestine.

« Quand tu arriveras en Europe, voici ce qui va se passer. Tu seras arrêté. Tu diras que tu demandes l'asile politique et ils te flanqueront dans une cellule où tu te croiras au paradis. Ils te fourniront à manger, des vêtements et même un lit pour dormir. Si ça se trouve, tu ne voudras plus partir, tellement tu te sentiras bien là-dedans. Dis-leur que tu t'es battu contre les communistes et ils vont t'adorer. Ils te donneront à choisir entre différents pays et tu leur diras que tu aimerais aller en Angleterre. Tu leur expliqueras que tu as laissé ta femme au Soudan, que sa vie est en danger maintenant et que tu voudrais qu'elle vienne aussi ; tu leur montreras cette photo. »

Là, Abraham sortit de son portefeuille la photographie d'une jeune fille de quinze ou seize ans tout au plus et bizarrement attifée à l'occidentale – une robe plissée blanche à pois noirs beaucoup trop grande pour elle, des chaussures noires à talons et un maquillage qui la vieillissait délibérément.

« C'est ma fille. Elle vit à Khartoum avec sa mère et ses tantes. Elle est très intelligente. C'est la première de sa classe. Ici, ce n'est pas un endroit pour une jeune fille, donc je l'ai envoyée là-bas il y a quelques mois. Une fois que tu seras en Angleterre, tu diras que c'est ta femme. C'est ainsi que tu me paieras en retour. Tu comprends ? »

Mon père ne comprenait pas, mais il savait qu'il valait mieux se taire et attendre une explication.

« Voici la preuve que vous êtes mariés, ajouta Abraham. J'ai dû dépenser beaucoup d'argent pour ce document. »

Il lui tendit un bout de papier qui avait été soigneusement plié et déplié peut-être deux fois seulement dans son existence, car de tels papiers ne faisaient pas long feu dans pareil environnement. Il avait été impeccablement tapé, une fois en arabe en haut, puis en anglais, avec un timbre apparemment officiel tout en bas de la feuille. Les mots étaient parfaitement explicites. Mon père était marié depuis près de deux ans à quelqu'un qu'il n'avait jamais rencontré.

« Tu le remettras à l'ambassade de Grande-Bretagne, poursuivit Abraham en posant ses mains sur celles de mon père, comme s'ils concluaient un pacte rien qu'en touchant le même papier. Si Dieu le veut, c'est peut-être même à l'ambassade que tu le donneras. Tu devrais essayer de ne le confier qu'à lui. Ce sera mieux ainsi. Ça prendra peut-être quelques semaines, mais ils finiront par lui accorder un visa. À ce moment-là, tu m'appelleras de Londres et je m'occuperai du reste. Nous avons l'argent pour le billet et un peu plus pour vous deux quand elle arrivera.

Peut-être qu'au bout d'un an ou deux, sa mère et moi, on vous rejoindra à Londres. On achètera une maison. On montera une affaire ensemble. Ma fille continuera ses études.

Sur le port, Abraham indique à Yosef le bateau où il lui faudra se cacher. Sur le pont, le clandestin est réceptionné par un passeur auquel il donne son argent.

L'homme lui indiqua, près de la poupe du bateau, d'étroits compartiments servant à stocker les marchandises les plus fragiles. Ces caisses-là étaient généralement déchargées en dernier et il avait souvent vu des gens patienter des heures sur les quais avant de les réceptionner. Elles portaient toujours le tampon d'un pays occidental et des instructions en langue étrangère – Cuidado ; Fragile. Il en avait récemment déchargé plusieurs du même genre et avait essayé d'en deviner le contenu : boîtes de lait en poudre, télévision ou chaîne stéréo, vodka, scotch, café éthiopien, couvertures moelleuses, eau potable, chaussures, chemises et sous-vêtements neufs par centaines, tout ce dont il manquait ou qu'il n'aurait jamais.

Il y avait un trou carré juste assez grand pour que mon père y tienne s'il repliait les genoux contre son torse. Il comprit que c'était là qu'il était censé se glisser et pourtant il hésita naturellement en évaluant les dimensions de cet espace comme avant il avait évalué les caisses qu'il avait déchargées. Il considéra ses angles et sa profondeur, puis se représenta toutes les façons dont il pourrait bouger ou pas là-dedans. Il pourrait se pencher légèrement sur le côté et poser la tête contre la paroi quand il aurait besoin de dormir. Il pourrait croiser les jambes. Il ne pourrait pas déployer les coudes.

Mon père sentit la main de l'homme se refermer sur sa nuque et le pousser vers le caisson.

Son père avait souvent eu ce geste avec lui quand il était petit, et aussi avec une chèvre ou un mouton qu'il conduisait à l'abattoir. Il voulut dire à l'homme qu'il était prêt à entrer de lui-même, qu'il s'y était préparé depuis des mois d'ailleurs, mais sachant qu'il n'aurait pas été compris, il se laissa faire. Il y alla sur les genoux, contrairement à ce qu'il aurait souhaité. Il aurait fallu s'engager la tête la première, mais c'était trop tard. Dernière humiliation, l'homme l'enfourna si rapidement avec le pied que les jambes et les bras de mon père cessèrent de le porter. Il n'eut que le temps de se rétablir avant que l'homme scelle l'entrée avec un panneau en bois posé à proximité.

Dinaw Mengestu, *Ce qu'on peut lire dans l'air*, traduit de l'américain par Michèle Albaret-

Maatsch, Albin Michel, 2011

## Extrait 2

### *Le Sauteur de mur*

Peter Schneider, né à Lübeck en 1940, fut militant de gauche et devint l'un des leaders du mouvement allemand étudiant de 1968, aux côtés de Rudi Dutschke, réfugié de RDA. Dans *Le Sauteur de mur*, au début des années 80, « un écrivain, Berlinois de l'Ouest, va et vient de part et d'autre du mur partageant sa « ville siamoise ». À l'Est, il rencontre des anonymes, des dissidents ; il écoute des histoires [...]. Ce portrait de ville, ces tableaux vivants ne lèvent pas toujours le mystère, la censure, car le mur est aussi dans les têtes et chacun parle la langue de son État. » (Présentation de l'éditeur)

Au cours de mes visites ultérieures à Berlin-Est, naquit en moi un étonnement divisé, où deux sentiments se renforçaient l'un l'autre. Au premier instant, j'eus l'impression de connaître parfaitement la ville située derrière le mur. Non seulement les poubelles, les perrons, les poignées de porte, les radiateurs, les abat-jours, les tapisseries, mais aussi la vie, de l'autre côté, assourdie, méfiante, me semblaient familiers à bâiller. C'était la ville-ombre, l'arrière-faix de Berlin-Ouest. Mais à ce penchant à tout reconnaître s'opposait l'impression d'avoir atterri soudain sur une autre planète. Ce n'était pas seulement l'organisation extérieure de la vie qui changeait là-bas ; mais dans tous ses réflexes, l'existence obéissait à une autre loi, que les références à un système social différent et à un autre rythme de développement définissaient trop hâtivement. Je me sentirais plus vite chez moi à New York que dans cette demi-ville séparée de mon domicile par cinq kilomètres de ligne aérienne.

Cette autre loi guidant une vie semblable, il y avait longtemps qu'elle n'était plus un phénomène extérieur pour les habitants de la demi-ville. Elle demeurait même chez ceux qui, « déchus de leur citoyenneté de la RDA », en avaient été exemptés depuis des années déjà. Dans les discussions politiques, elle n'apparaissait guère que superficiellement. Elle s'exprimait plutôt en demi-phrases, dans un geste qui évinçait un mot, dans un rire inattendu, dans telle manière de détourner les yeux. Ce n'était pas seulement dans les discours, mais aussi dans certaines rides du visage, que l'on pouvait en Allemagne localiser les points cardinaux.

Rapidement oubliées, ces impressions s'accumulèrent pourtant au cours des années jusqu'à devenir une irritation chronique. Que dans un peuple qui avait prétendu sauver le monde, on ait pu en trente ans établir deux systèmes sociaux opposés, c'était déjà sans doute une cause suffisante d'étonnement. Mais il était plus étonnant encore de constater à quel point cette antinomie extérieure avait pu pénétrer le comportement et les réflexes de chaque individu.

[...]

Après qu'il fut passé à l'Ouest, Robert se vit bombardé de questions si nombreuses qu'il décida de ne plus y répondre. Car on ne s'intéressait pas, c'était facile à déceler, au poète qui n'avait plus le droit de publier à l'Est, mais au cas politique. D'autre part, Robert n'avait pas envie de contribuer au gain d'identité que l'opinion publique allemande cherche à faire sur le dos de chaque transfuge. Tout l'intérêt que l'on portait à ses impressions sur l'Ouest allant presque toujours de pair avec l'espoir d'une déclaration en faveur du mode de vie occidental, il préférerait chercher refuge dans un no man's land entre les deux frontières. [...]

En parlant avec Robert, ce que je cherche m'est apparu plus clairement : l'histoire d'un homme qui perd son moi et commence à devenir personne. Par un enchaînement de circonstances qui me sont encore inconnues, il devient un passeur de frontière entre les deux

États allemands. Sans intention particulière tout d'abord, il commence à établir une comparaison et se trouve imperceptiblement gagné par une maladie qui épargne les habitants d'un domicile fixe. Dans son propre corps, et comme en accéléré, il vit le processus de division jusqu'à se sentir obligé de reprendre une décision dont il était exempté jusqu'à présent par sa naissance et le mode de société où il vivait. Mais plus ses passages de l'une à l'autre moitié de la ville se font fréquents, plus le choix lui paraît absurde. Devenu méfiant envers les identités bâclées que les deux États lui proposent, il ne trouve son territoire que sur la frontière.

Peter Schneider, *Le Sauteur de mur*, traduit de l'allemand par Nicole Casanova, Grasset, 1983

(Édition allemande, 1982)

### Extrait 3

Louis Lambert naquit, en 1797, à Montoire, petite ville du Vendômois, où son père exploitait une tannerie<sup>4</sup> de médiocre importance et comptait faire de lui son successeur ; mais les dispositions qu'il manifesta prématurément pour l'étude modifièrent l'arrêt<sup>5</sup> paternel. D'ailleurs le tanneur et sa femme chérissaient Louis comme on chérit un fils unique et ne le contrariaient en rien. L'Ancien et le Nouveau Testament étaient tombés entre les mains de Louis à l'âge de cinq ans ; et ce livre, où sont contenus tant de livres, avait décidé de sa destinée.

H. de BALZAC, *Louis Lambert*, 1832.

### Extrait 4

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la petite ville de Digne. Les rares habitants qui se trouvaient en ce moment à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable.

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862.

### Extrait 5

Soudain, l'image de Ralph Paton et de Mrs Ferrars surgit dans ma mémoire. Je les revis tout près l'un de l'autre, leurs têtes se touchant presque. Et si... Non, impossible. Ralph m'avait accueilli avec une telle franchise, cet après-midi même... Non, c'était absurde

*Le Meurtre de Roger Ackroyd*, Agatha Christie, roman policier, 1926.

### Extrait 6

Comme il faisait une chaleur de trente-trois degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert.

Plus bas le canal Saint-Martin, fermé par les deux écluses étalait en ligne droite son eau couleur d'encre. Il y avait au milieu, un bateau plein de bois, et sur la berge deux rangs de barriques.

Au-delà du canal, entre les maisons que séparent des chantiers le grand ciel pur se découpait en plaques d'outremer, et sous la réverbération du soleil, les façades blanches, les toits d'ardoises, les quais de granit éblouissaient. Une rumeur confuse montait du loin dans l'atmosphère tiède ; et tout semblait engourdi par le désœuvrement du dimanche et la tristesse des jours d'été.

Deux hommes parurent.

L'un venait de la Bastille, l'autre du Jardin des Plantes. Le plus grand, vêtu de toile, marchait le chapeau en arrière, le gilet déboutonné et sa cravate à la main. Le plus petit, dont le corps disparaissait dans une redingote marron, baissait la tête sous une casquette à visière pointue. Quand ils furent arrivés au milieu du boulevard, ils s'assirent à la même minute, sur le même banc. Pour s'essuyer le front, ils retirèrent leurs coiffures, que chacun posa près de soi ; et le petit homme aperçut écrit dans le chapeau de son voisin : Bouvard ; pendant que celui-ci distinguait aisément dans la casquette du particulier en redingote le mot : Pécuchet.

Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, 1881